

Rachid Taleb

Quand l'amour vaincra les  
oiseaux ne s'envoleront pas





## **Première partie**

EXTRAIT



## L'onde de choc

Nous vivons une période où l'anarchie fait son plein. Les médiocres à l'honneur et les diplômés au chômage ; Omar un jeune diplômé fait parti de cette nouvelle catégorie qui longe les murs à longueur de journée. Il est éhonté de sa carapace lui qui était tant jaloux par les jeunes de son voisinage. Il est rêveur, dynamique et pleins de projets. Il est affable, courtois et plein d'aménité. Il mentalise la belle vie mais il se voit cloué sur sa terre perdue. Il n'a gagné de cette putain de vie qu'un diplôme qui n'a servi et ne sert à rien. C'était un temps perdu à l'école et à l'université. Que faire d'un diplôme qui ne rapporte rien ? Il ne rapporte que misère sur misère. Rien de plus. On l'accroche au mur et on l'oublie. Sa vie estudiantine était jalonnée de réussite alors que sa vie professionnelle est un vrai échec voir un calvaire.

Omar vit un enfer privé qui le plonge de plus en plus dans une solitude pénible et cafardeuse ; il est au bord de la déprime, une déprime ascendante qui le fait descendre dans la profondeur des ténèbres. Sa pensée est si triste qu'il se sent gêné et apitoyé par son sort ; il n'accepte pas l'assistanat familiale. Il n'a devant ses

yeux que la fuite, l'errance voir même le vagabondage à la recherche d'une vie meilleure tant convoitée. Une vie meilleure ; ailleurs ! Ce jour tarde à venir.

Un autre jour se lève parmi tant d'autres mais cette fois-ci il est le bon malgré qu'il ait tardé.

– Toc, Toc. Un bruit aigret. On tambourine sur la porte. La culture de la sonnette n'est pas encore arrivée sur ces lieux perdus ou l'oiseau ne peut même nicher. Les habitants viennent juste d'avoir de l'électricité. Ils passaient leurs nuits sous l'éclairage des bougies. A la chandelle quoi ! Façon de parler. Les locataires n'entendent pas les premiers coups. Le postier s'impatiente, il frappe une seconde fois. C'est la bonne. On lui répond de l'intérieur d'une voix étouffée.

– Qui frappe à la porte ?

De l'autre côté, le messenger baragouine quelques mots mal articulés et mal syllabés.

– Je suis le facteur.

Omar ouvre la porte. A son seuil, l'étranger – ami de la maison lui tend une dépêche. Tout son corps trémousse et ses mains tremblent. D'une main prodigieuse, il hâte à ouvrir la missive et à son grand étonnement il remarque qu'il vient d'être reçu pour l'unique poste de chef greffier. D'une voix volubile, il lance à sa petite famille : ils m'ont accepté ! Dieu merci.

Il embrasse la lettre et la blottit contre son torse. Il se laisse aller a ses fantaisies, il susurre :

– Dieu merci, je suis sauvé.

Pris d'une joie et d'une folie excitante, il se laisse aller dans une danse sarabande tout en chantant à haute voix. Ses instincts se libèrent ; la honte s'efface de son visage ; lui qui n'ose pas placer un mot devant son père. Son père sourit et hoche sa tête ; sa mère qui

était dehors « casse » son oreille et humecte l'hymne qui sort de la bouche mielleuse de son fils. C'est la première fois qu'elle l'entend chanter. Les autres jours voir les années passées, il était noyé dans son pessimisme ; le masque mélancolique hantait son visage. La mère pénètre dans la salle à pas de loup afin de ne pas attirer l'attention de son fiston qui baigne dans un délire et une exaltation.

– Ah, ha, ya Omar ! Depuis belle lurette que je n'aie pas vu cette quiétude sur ton visage, laisse-moi partager avec toi tes plaisirs, j'en ai ras le bol de tes tristesses et de ton humeur cafardeuse.

– Mère, c'est une lettre datée de la ville, je dois me présenter le plus tôt possible. Je partirai demain à l'aube avant le levé du soleil.

– Mon fils, je vais te préparer quelques galettes et du gâteau traditionnel ; va faire ta valise !

Il apprête sa valise et s'endort tôt.

Le matin, son père mi heureux mi triste, heureux par le poste décroché par son fils et quel poste ! Greffier et à la ville ; triste parce qu'il allait se séparer de son enfant pour quelques jours voir des mois ou pour toujours. L'avenir nous le dira. Il met les bagages de son fils sur le guidon de son vélo ainsi que sa cage à volaille.

Omar a une passion pour l'apprivoisement des pigeons et des tourterelles. Il ne peut pas s'en séparer et vis versa, ces volailles refusent même d'accepter la nourriture d'une main étrangère.

Le couple père enfant parcourt trois kilomètres à pieds tout en traversant champs et prés sous un soleil hardant jusqu'au village. A l'arrêt du bus, son père dénoue la valise et la cage de volailles de leurs

attaches, il les dépose par terre ; le pigeon roucoule et la tourterelle lui répond en écho. Tous les gens fixèrent leurs yeux sur les volailles.

Son père DJELOUL lui tend quelques sous et de son verbe lui pérorer un discours plein de conseils : « mon fils, il ne faut pas que tu prennes des boissons alcoolisées, l'alcool te ronge l'esprit et te pousse à faire du mal ; il ne faut pas que tu fumes, la cigarette te ronge les poumons, elle diminue ta vie de moitié et le point essentiel, il ne faut pas que tu courtises les dames ; les dames sont à l'origine de tous les maux de la planète ; au premier regard, elle soulève leur jupon sorte d'hameçon et si tu tombes, elles te briseront les os. Il faut te méfier de leur sourire, il est épineux et mortel, si tu mords tu es cuis comme une patate ; ouvres bien tes oreilles et inscris mes conseils dans ta cervelle. Au moindre pas que tu fasses ; penses à ta mère que tu as laissé derrière toi ; elle ne rêve qu'au jour ou elle te mariera ; sa vie n'est que pour toi ; moi je suis un homme je peux supporter mers et marées mais ta maman est une femme fragile comme toutes les femmes, ne la déçois pas, elle ne vit que pour toi ; elle sera la femme la plus heureuse le jour ou elle verra ton premier enfant. Elle rêve d'être grande mère ; ne lui gâche pas son désir. »

OMAR, sans mot dire, sourit, prend un air penaud.

Un car se pointe à l'arrêt, une bousculade se crée malgré le peu de gens qui existe. Omar prend place et se met à son aise.

Quelques instants plus tard, le bus démarre, son père reste planté sur place jusqu'à ce que l'ombre du bus disparaisse à l'horizon. Il rentre irriter, larmes aux yeux. En ce même moment là, Omar roupille et médite sur son siège ; par moment ses volailles le font



sortir de sa torpeur par leur roucoulement musical. Le bus roule à toute allure ; à une vitesse exorbitante quand soudain un sanglier traversa la route ; un coup de frein sec fait basculer le bus sur le bas-côté ; Il s'enlise, il a failli chavirer. Les traces des pneus se dessinent sur la route. Les passagers crient leur détresse. Un passager du fond du bus, d'une voix bourrue, il maugrée : On ne ferre pas un âne !

Le bus s'embourbe. Omar ne se réveille pas. Il est plongé dans ses rêvasseries. Les gens le désembourbent et le bus continue son chemin.

Omar, quelques instants plus tard, il se réveille ; il est au bord des larmes, il ne supporte pas la séparation avec ses parents avec facilité. Il n'arrive pas à faire son travail de deuil. La journée n'est pas terminée, que le voilà qui se lamente sur son sort et se tourmente. Il a le sentiment que le voyage a duré une éternité et que le trajet se fait de plus en plus long et que le temps s'étire. Les paroles de son père résonne toujours dans sa tête, il doit les suivre à la lettre, il n'a jamais désobéi son père et ça ne sera pas le début de désobéissance ; donner la parole à son père c'est comme un coup de feu, quand la balle sort, elle ne reviendra jamais. Omar est superstitieux, il a peur de la malédiction.

Soudain le klaxon du bus le fait sortir de ses rêvasseries et le fait sautiller sur son siège ; il ouvre ses yeux, il reste ébahi et stupéfait, il se trouve déjà devant les grandes portes de la ville. L'autocar s'arrête et tous les passagers s'égrenèrent l'un après l'autre. Omar reste le dernier à mettre les pieds sur terre. Dans ses mœurs et ses habitudes, quand il entre dans une demeure, il rentre toujours par le pied droit et quand il sort il sort toujours par le pied gauche.

Omar descend par le pied gauche. Il fait l'exception. Une fois sur terre, il titube sous le poids de son fardeau ; il gambade ; il balbutie un verset coranique.

Il se dirige vers la grande place, lieu de rencontre et de stationnement de tous les voyageurs. Il quémande à un agent de l'ordre l'adresse notée sur sa convocation. Ce dernier ne sait ni lire ni écrire, il tient le bout de papier à l'envers, fait semblant de le lire et finit par stipuler : « Je suis un nouveau ici, je ne connais pas bien les lieux, je trouve des difficultés à me familiariser avec ces lieux, allez-y voir mon collègue, il est de la région, tout est inscrit dans sa tête c'est une vraie encyclopédie, il connaît tous les lieux, les places, les ruelles passage par passage. Paies-lui un café, il te mènera à destination.

– Merci monsieur l'agent.

– Pas de quoi ! On ne fait que notre travail.

Quelques minutes plus tard, Omar se trouve devant le second agent, il lui lance :

– Bonjours monsieur l'agent, je cherche cette adresse (il lui tend la convocation), et après réflexion, tout en pointant son doigt sur sa tempe ; il grommelle :

Tu vas tout droit et au premier tournant à ta gauche tu prends le chemin rocailleux puis tu montes tout droit et une fois arrivé devant une impasse tu trouves une grande battisse, là il est inscrit sur un grand écriteau : le tribunal social. Il faut aller vite, il est presque midi, ils vont fermer et si tu arriveras en retard tu dois retourner à quatorze heure car les bureaux n'ouvriront qu'à quatorze heures. Si tu as de la chance tu trouveras le responsable si non ils te diront de revenir demain matin. Et comme je crois que tu ne sois pas de la région, tu

trouveras des difficultés à te loger et à te nourrir, tu dois te dépêcher.

– Merci monsieur l’agent.

En réalité, Omar n’a rien retenu, il se perd au premier tournant ; un passant lui montre le chemin.

IL tend à nouveau sa convocation mais cette fois-ci au portier qui n’a aucune notion littéraire. Il pérore :

– Si, je sais lire ou écrire, ma place ne serai pas là, mais devant un bon feu ou une tasse de café bien chaude mon fils ! Que cherches-tu ? Je suis à ta disposition.

Omar sourit et de sa main droite il cache sa bouche afin de ne pas attirer l’attention du gardien. Il lance : le bureau social.

De sa tête, il lui ordonne de le suivre. Tête fléchie et comme un taureau il fonce tout droit et ne se stationne qu’une fois dans une grande salle d’attente. Omar se noie dans son vide, hanté d’un silence de mort. Un courant d’air frais lui effleure le corps qui le fait vibrer, une onde de choc le secoue. Une intruse aux faux cheveux blonds lui vole son regard et remplit son champ perceptif ; le trémoussement de son corps s’accélère, s’observe à l’œil nu, son cœur palpite, ses pieds convulsent et tambourinent en un rythme régulier. Ses mouvements synchrones attirent l’attention des agents qui font le va et vient dans la hall, il bloque ses genoux de ses deux mains mais ses efforts restèrent vaines. Il sent son cœur flotter dans sa poitrine ; l’haleine coupée, le regard flou et les yeux fixés sans ciliés, il reste perplexe, sidéré comme pétrifié et éperdu. Il vient d’être ensorcelé et possédé par la secrétaire aux larges hanches bien moulues et

au buste qui exhibe deux grosses masses rondellettes de part et d'autre. Pauvre Omar !

Omar n'est pas le premier qui tomba dans les pommes devant cette créature aux cheveux artificiels et au sourire mielleux. Il est absorbé par la vague de fraîcheur et du parfum que laisse dégager la chevelure de sa dame princesse. Il ne trouve plus ses esprits qui planent déjà dans les sept cieux de l'amour ; amour y oblige.

Sans se rendre compte de ce qu'il éprouve et de ce qu'il lui arrive, il essaie de remettre ses idées en place qui grouillent dans sa petite tête.

Une fois sorti, de sa torpeur, il se sent harasser de fatigue, un lourd fardeau lui pèse sur son dos. Il grommelle :

– « L'avoir pour une nuit et mourir. »

Quelques instants plus tard, la fausse blonde fait son apparition et l'invite à la suivre avec une cordialité respectueuse. Le hasard fait bien les choses. Il la suit tête semi fléchie, il lui fixe le derrière. Elle se déplace en roulant les mécaniques jusqu'au fond du couloir ; là elle l'invite de nouveau d'y entrer tout en murmurant : après-vous. Omar ne trouve pas ses mots ; il rougit, son teint le trahit. La secrétaire sourit. Il entre. Elle lui lance, « dés aujourd'hui cette piaule sera votre bureau. Omar reste perplexe. Il marmonne : un bureau pour moi et pour moi seul !. Il est deux fois plus spacieux que la demeure de ses parents. Sa pensée s'arrête, il reste évasif, il pense à sa petite famille et marmonne de nouveau : ah si mon père me voyait ! Merci mon dieu, bénit mes parents sur terre et à l'au delà pour m'avoir fait rentrer à l'école, c'est à cause d'eux que j'aie acquis ce poste ; merci mille fois.

La secrétaire sans mot dire, elle disparaît dans le labyrinthe de l'administration. Omar pense de nouveau à la demoiselle ; il reste ébahi et stupéfait de la beauté inégalée de la blonde aux cheveux dorés. Elle a une morphologie d'éphèbe. Elle se déplace et se meut avec lenteur, d'un pas de loup, elle roule les mécaniques et dodeline les hanches. Par sa démarche, elle révulse les yeux d'un connaisseur et absorbe les regards des passants et des oubliés de la nature. Elle ne laisse personne indifférent. Elle rend l'âme aux morts. Toutes les demoiselles la jalourent. Elle a un sourire splendide, des cheveux de soie et des yeux de biche. Elle est une vraie princesse. Elle sort de l'ordinaire ; elle est une vraie fée. Elle est dotée d'une tendresse attentive et d'une affection envahissante et pressante. Elle a le style d'une romantique. Sa parole est mielleuse, elle désaltère l'assoiffé et rend la vie à l'agonisant.

Omar balbutie : c'est une femme qui donne du vertige et de l'étourdissement à tout homme non averti. Est-elle mariée, ou non ; quel âge a-t-elle ? Est-elle amoureuse, a-t-elle un homme ?

Il s'embrouille et se tarabuste. Il prend une grande bouffée d'oxygène et se plonge dans la paperasse.

En réalité, il ne capte et ne fixe dans sa mémoire aucune phrase, aucun mot écrit ; il est en plein hallucination négative ; son esprit est ailleurs en compagnie de la beauté « divine » qui vient de lui voler son esprit et son âme. Omar a aussi de la classe, du charme et surtout de l'embonpoint. Le refoulement et le rebutage de sa sexualité sortent de leur endormissement inconscient et surgissent à la surface de sa conscience ; la soif sexuelle ; le désir bestial.

Pauvre Omar ! il commence bien son travail.

Noyé dans ses rêvasseries, Omar tambourine du bout de ses doigts sur son bureau et chantonne un hymne folklorique qui lui fait éveiller son instinct rural. Il imagine sa blonde au bled avec un foulard savamment serré et noué au niveau de son occiput laissant pendre de part et d'autre deux longues tresses.

La secrétaire refait son apparition, son visage s'illumine d'un sourire affectueux et radieux. Elle invite Omar à la suivre tout en lui lançant : Tu auras Beaucoup de travail avec moi, je serai ton ombre ; le greffier en chef te demande ; il veut te faire la connaissance avec tout le personnel magistrat y compris.

Il tremblote et rougit ; il n'a jamais côtoyé un haut fonctionnaire.

Que va-t-il leur dire ? Comment se tenir devant eux ? Vont-ils se moquer de lui ? Qui sait ? Un tas d'idées grouille dans sa tête.

Il se lève de son siège mais ses pieds refusent de le porter, il fait un effort et hop il se dresse et devient raide comme la justice.

Il lance : je suis prêt ; allons-y.

Devant la porte du greffier en chef, la secrétaire frappe à la porte et de l'autre côté, une voix rauque répond : entrez.

Elle pousse la porte et invite Omar à y entrer. Il s'étonne, il trouve toute une délégation à son attente. On lui sert même une limonade de la saisie, sympathie y oblige.

L'heure des braves sonne. C'est la fin de sa première demi-journée. Il quitte les lieux et part en hâte à la recherche d'un logis.

## **L'invitation**

Dix sept heures, fin de travail. Omar rentre le soir tête pleine d'idées farfelues qui le tourmentent.

Le sommeil le quitte, il triture et masturbe ses moustaches durant toute la nuit. Il n'arrive plus à se concentrer ; l'image de la fausse blonde lui hante les méninges et l'obsède. Il se vautre dans son lit.

Tôt le matin, il se lève, les yeux boursoufflés, la tête bourdonnante, tiraillée et comprimée, serrée en étau ; expression de manque du sommeil.

Sans laver sa figure, il avale deux cachés d'aspirine suivie d'un grand bol de café semi sucré et déguerpit les lieux à la rencontre de son amour.

Il vit dans un éternel espoir de gagner la confiance et le cœur de sa bien-aimée. Sa faim n'est pas rassasiée, il se trouve muté dans un autre service assez loin de sa beauté désirée. Il n'a pas eu le temps de faire son deuil que son amour est transféré à son service. Le hasard fait bien les choses. Il n'en croit pas ses yeux. Tout son corps frémit, il n'arrive pas à émettre un mot, il reste bouche bée, absorbé par le charme de sa collègue.

Elle se sait belle, pleine d'adoration et de sérénité, pure d'une pureté innocente, elle profane l'intimité de Omar.

Il la guette chaque soir en fin de travail, il la suit partout sans se faire remarquer et sans attirer son attention. Il devient son ombre. Elle vient d'éveiller sa virilité qui sommeillait en lui depuis sa naissance.

Trois mois passèrent. Omar est passionné du charme et de la beauté de son rêve. Le mois de ramadan pointe ses lueurs et étale ses longues journées de jeunes. Les gens se privent des aliments et se plongent dans la fainéantise. A leur poste de travail, ils ne font que roupiller et bailler à longueur de journée pour reprendre vie le soir après avoir rompu leur jeûne. Toute leur activité corporelle et physique est vécue au ralenti tandis que Omar s'irrite et devient nerveux ; une impulsion verbale le pousse à aborder son amour imaginaire dès qu'il la rencontrera.

Tôt le matin, un dimanche, comme un fantôme l'ombre de sa désirée se pointe devant ses yeux comme un phallus, lui grommelle :

– Au fait, mademoiselle, on travaille dans la même boîte et je ne connais pas ton prénom.

– Mon prénom t'intéresse Omar !

– Tu vois, tu connais mon prénom et moi je ne connais pas le votre.

– Tu ne me l'as pas demandé et tu n'as pas cherché après moi, il a fallu du temps pour que tu me le demandes. Si mon prénom t'intéresse, je m'appelle DJEGDJIGA.

– Drôle de nom ! A t-il une signification ?

– C'est ma grand mère maternelle qui me l'a donné. C'est un mot berbère, il semblerait qu'il



signifie « fleur sauvage des montagnes » mais ne me croit pas sur parole, le vrai sens, je ne le connais pas.

– J’espère, dans ce brouhaha, ce vacarme de la ville et cette pollution, tu n’as pas perdu ton parfum naturel et tes épines qui te différencient des autres filles urbaines.

– Il ne faut pas que tes yeux te trahissent, l’habit ne fait pas le moine, le maquillage fait bien ses siens. En ville la vie est mouvementée, personne ne connaît personne, ton voisin de l’immeuble reste indifférent à tes problèmes, ici n’est pas comme ailleurs ou on se prête toujours une pincée de sel, une cuiller d’huile ou un morceau de galette. Si tu souffres, tu ne trouveras personne à t’aider. Je te donne des conseils d’une sœur à un frère ; je suis née ici et tout le personnel du simple planton au haut magistrat a un mauvais œil sur moi. A longueur de journée, ils cassent du sucre sur mon dos. Si quelqu’un de la boîte nous voit discuter, il fait tout une histoire, il mêle du vrai avec du faux. Tous les gens le croiront.

– Je ne suis pas né de la dernière lune pour qu’ils puissent me remplir la tête de leur sottise, je suis majeur et vacciné, je ne prends conseil que de mon père, il m’a tracé ma conduite et ma démarche, ses conseils sont gravés dans cette petite caisse (Il pointe son doigt sur sa tête).

– On a trop bavardé et tu ne m’as pas dit ce que tu voulais me dire.

– Comme tu vois nous sommes au mois de ramadan !

– Eh puis !

– Attends un peu, je ne sais pas par où commencer.

– Commence par le commencement, je n’ai rien à faire, je t’écoute.

– Ben, voilà, comme tu sais je n’ai pas ou faire la rupture du jeun ; je te demande si c’est possible, tu pourras m’inviter chez toi.

– Quoi ! T’inviter ! Pourquoi m’as-tu choisi moi principalement.

– Pourquoi ! il y a du mal à ça !

Elle rougit, elle ne trouve pas ses mots, bégaie puis lance :

– Non mais !

– Mais non quoi !

– Tu m’as brusqué, je n’attendais pas à ça ; c’est la première fois ou quelqu’un s’invite lui même.

– Tu es étonnée ; non !

– Bien sûr. Mais avant de te donner une réponse, je dois dire à mes parents et s’ils ne trouveront pas d’inconvénients, je t’inviterai. Tu seras le bienvenu. C’est ça les coutumes.

Omar est fortement épris de DJEGDJIGA ; il est follement amoureux d’elle.

Dix sept heures sonnent, les travailleurs quittent les lieux. Omar ne rentre pas chez lui, il guette le retour de DJEGDJIGA, impatient, sur le bout de ses nerfs. D’un geste mécanique, il triture ses moustaches et les effile poil par poil. Il fait les cent pas de va et vient, ses battements cardiaques s’accroissent de nouveau et il semble deviner la réponse.

La réponse est favorable. Un gros ouf de soulagement sort de sa bouche. En réalité, il ne cherchait pas à satisfaire sa faim physiologique mais sa

faim affective et instinctuelle. Il a obtenu ce qu'il voulait.

Sur le chemin du domicile de DJEGDJIGA Omar entame une discussion enthousiasmée à tel point qu'il a souhaité que le trajet s'allongera à l'infini. Les coutumes et les mœurs du bled font que chaque invité doit acheter du gâteau, il ne devrait pas entrer les mains vides. Et comme c'est le mois de ramadan, Omar achète quelques pièces de Kalbelouz (gâteau syrien).

Une fois arrivé, devant la demeure de DJEGDJIGA, Omar tique a la vue de la bâtisse, son cœur se serre, il se dit : ne vais-je pas me marier avec une fille pauvre ! Puis il se ressaisit, il se dit a nouveau : je vais prendre la fleur et non la racine. Il se querelle avec son ego. A la fin la raison prend le dessus.

Les parents de DJEGDJIGA l'accueillent à bras ouvert et avec grande joie. Ils ont le sens des gens respectables et respectueux. Son père est de grand gabarit avec une longue moustache effilée en forme de guidon et sa tête couverte d'un turban de plus de trois mètres. Par sa tenue vestimentaire, on peut dire qu'il est d'origine rurale et que les circonstances de la vie l'ont guidé à devenir citadin. Sa mère est chétive, squelettique avec un bras boursoufflé, séquelle d'une hypertension artérielle.

D'un geste incontrôlé et involontaire, Omar embrasse la tête de la mère et du papa de sa compagne et tend la main à ses sœurs.

Une discussion s'entame et l'ambiance gagne son maximum ; elle est plus que familiale ; tout est amical, tout est serein, un même a été mis en quarantaine ; il est tellement grossier qu'ils ont eu peur qu'il dise des bêtises. Sa grossièreté dépasse son âge et son poids. Il a

une langue de vipère qui ne distille que du venin et qui peut disperser toute une famille à table. Il est malin et vicieux, il détrompe et détourne l'attention de l'individu le plus averti.

Drôle de personnage !

Le soleil se couche à l'horizon, le crépuscule prompt à le suivre, un coup de canon déchire le silence et le MOUZZINE appelle à la prière. Il annonce la rupture du jeun. Toute la famille se met à table et Omar fit de même ; il s'attable avec zèle et assiduité. De sous table, le petit môme miaule et Omar sursaute, il rougit, le père de DJEGDJIGA cheikh MOHAND M'HAND se met en colère contre son petit fils, il gronde sa mère et d'une main dure et souple, il tire le môme et le jette dehors. Il le maudit par tous les noms. L'invité s'interpose et le bambin est sauvé de justesse d'une bonne fessée. Il reçoit qu'en même une tannée et un coup de pied au cul. L'enfant marmonne quelques mots :

Vous avez peur que je dise des bêtises.

MOHAND M'HAND : Cache ton visage de ma vue ; maudit garçon.

– pourquoi père, je n'ai rien fait.

– Je ne vais pas attendre à ce que tu craches du venin dans l'assiette de ta sale bouche. Ta gueule n'est pas à toi, elle peut divaguer a tout moment. Va jouer avec tes copains.

– Il fait tard, j'ai fait le carême moi aussi. Je dois manger, j'ai faim.

– Va demander à ta mère, et ne me montre plus ton visage.

Il sort en ricanant dédaigneusement.